

LE PROPAGATEUR

Vol. III.

JANVIER 1903

No 1

Aux lecteurs du Propagateur. — Chronique mensuelle. — Le Diable en bouteille (chanson). — La Messe. — Le Style épistolaire. — La lutte contre l'alcoolisme. — Aux jeunes gens "Le Caractère". — La théologie de Tertulien.

AUX LECTEURS DU "PROPAGATEUR"

Il nous paraît dans l'ordre d'offrir à nos nombreux et toujours bienveillants lecteurs nos meilleurs souhaits de bonne, heureuse et sainte année.

Le *Propagateur* ne vise pas à faire de l'effet, et, de sa modeste place, il contemple avec admiration ses confrères ou ses consœurs. les périodiques et les revues du Canada français.

Il a conscience pourtant qu'il tend à faire sa petite part de bien en allant porter, chaque mois, à ses lecteurs, sa *chronique* et ses *morceaux choisis*.

On veut bien le lui dire de temps en temps et l'encourager. Des voix très autorisées lui ont soufflé à l'oreille qu'il *faisait du bien sans bruit*. Ce qu'il était fier, ce jour-là!

Le chroniqueur, en particulier, tient à remercier vivement tous ceux qui veulent bien lui accorder leur sympathie. Cela fait tant de bien de se savoir compris!

Donc à tous nos amis, bonne, heureuse et sainte année!

Nous ne voulons rien exiger de trop couteux. Nous envoyons notre *Propagateur* à tous ceux qui sont en relation avec la maison Cadieux et Derome et nous n'avons qu'à nous féliciter de l'accueil qu'on nous fait.



Mais, il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer à nos amis qu'il ne leur est pas défendu de payer l'abonnement de 0.50 cts par année.

Au contraire, comme dirait cet absurde Timothée. La présente page a même pour objet pratique de vous suggestionner, amis lecteurs, *sans faire semblant de rien*. Lisez, sur la dernière page de la couverture rouge, à quelles belles *primes* vous aurez droit en payant votre abonnement!

Sans doute, l'homme ne vit pas que de pain; mais il lui en faut, n'est-ce pas?

L'abbé Elie J. Auclair



CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE: La messe de minuit du 1er janvier à Notre-Dame. — En France: que va-t-on faire? L'opinion de la *Quinzaine*; celle de M. de Mun; celle de Son Eminence le cardinal Merry del Val. — Une très belle démonstration à la crypte de l'église des Carnes, à Paris. — Le *chanoine* Loubet déchu. — L'abbé Brosseau et l'avenir des Canadiens français. — La mort de l'Honorable Prefontaine. — Une statue au diable! — A propos de Madame Sarah Bernhardt. — Le nouveau *Visiteur* des Ecoles. — La *Vie* de Mgr Taché. — Nos défunts.

Encore une année, la cinquième du XXe siècle, qui vient de disparaître. Elles se poussent bien vite, les unes les autres, les années que nous avons à vivre. On sait le rapprochement si souvent cité: ce sont des flots qui poussent d'autres flots, et tous se viennent briser sur le roc de l'éternité. Que de mystères nous entourent! et qu'ils sont à plaindre ceux qui n'ont pas la foi pour leur dire d'où ils viennent et où ils vont!

A-t-on jamais rien trouvé sur terre de plus magnifiquement expressif et de plus expressément magnifique que les manifestations religieuses, comme celles que l'Eglise et son admirable culte autorisent?

Ceux qui ont assisté à l'inoubliable cérémonie qui s'est déroulée, la nuit du 31 décembre dernier, dans la majestueuse église Notre-Dame à Montréal, pourraient bien vite répondre.

Notre-Dame, en plein jour, est trop sombre. J'admets que cette obscurité relative se prête bien aux épanchements pieux des méditatifs et que la pensée en s'élevant vers Dieu s'entoure

volontiers de mystères auxquels un tel cadre sied bien. Mais aux heures de fêtes joyeuses? — à la Saint-Jean-Baptiste, par exemple, il n'y a pas là assez de lumière pour mon patriotisme! C'est trop solennel pour être joyeux.

Mais la nuit, avec sa splendide constellation de poires électriques, Notre-Dame nous présente un tout autre aspect. C'est grandiose toujours, c'est en même temps plus gai et partant plus vivant.

Or, nous étions là, 10 à 12 milles peut-être, et il en venait tout le temps, pour l'heure sainte qui terminait 1905 et pour la messe de minuit qui ouvrait 1906. Tous les bancs de la grande nef, tous ceux des nefs latérales, tous ceux des jubés, tous ceux du chœur, tout était plein.

Quand j'arrivai, au chœur, les membres de l'adoration nocturne récitaient *l'office* et chantaient des cantiques. Calmes, en traînant un peu la voix, ils psalmodiaient. C'étaient des ouvriers surtout. Leurs mains le disaient. Leurs mains et aussi leurs figures, où le travail dur a mis des rides précoces. Ils avaient l'air bien à l'aise dans la maison de Dieu et près de l'autel. Phalange d'élite! Vaillants soldats du Christ!(1)

J'ai oublié de dire que, pour l'heure sainte, le Saint-Sacrement était exposé dans le brillant ostensor, symbole du trône de gloire que Jésus occupe là-haut.

Et ces braves chrétiens lui chantaient, à ce roi des siècles :

Recueillons-nous : minuit vient ! une année
Va nous quitter pour ne plus revenir.
C'est le Seigneur qui nous l'avait donnée,
A son autel nous voulons la finir.
Prosternons-nous devant la Sainte Hostie,
Où notre Dieu repose nuit et jour.
Divin Jésus, dans votre Eucharistie,
A vous, ce soir, mon dernier chant d'amour !

Bientôt Mgr l'archevêque vint donner la bénédiction. Puis, à minuit, avant de monter à l'autel et de parler à Dieu au nom de son peuple, il parla au peuple au nom de son Dieu, et cela, dans tout l'appareil de la majesté pontificale, en chape, mitre en tête et crosse au poing. Dieu, que c'était beau! Quelle heure, quel théâtre et quelle voix autorisée pour souhaiter à tous la bonne

(1) Ce que notre vieil ami, le directeur du PROPAGATEUR, exultait de bonheur vrai! c'est lui qui récitait *l'oremus*: il présidait.

année! "Bonne année à Dieu! Bonne année à l'Eglise et à son chef suprême! Bonne année à la patrie! Bonne année au diocèse! Bonne année aux paroisses de la ville et de la campagne! Bonne année à toutes les familles qui nous sont chères! Bonne année à nos dévouées communautés! Bonne année à nos malades, à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, aux malheureux, aux prisonniers!..."

Non, je ne puis pas vous résumer ce discours, si simple et, par cela même, si vraiment éloquent. Ah! que les phrases de nos brillants rhéteurs sont pâles à côté de cette invite apostolique... que des milliers de fidèles écoutaient ravis.

Enfin, Monseigneur monta à l'autel et parla au bon Dieu, dans le secret de la prière et la communion du sacrifice.

— Voyons, que l'on me dise où et comment une année se peut mieux commencer?

* * *

C'est que, aussi, nous aurions bien besoin d'une bonne année par le temps qui court! Non seulement chez nous, mais encore un peu partout dans le monde.

J'hésite à parler de la France. J'en ai parlé tant de fois, toujours pour regretter ses égarements, toujours pour dire qu'avec cette très noble nation — nobilissima gens — il reste permis d'espérer. Et voilà que le *divorce* entre l'Eglise et l'Etat, entre Paris et Rome plutôt, est consommé. Le sénat a voté par 179 contre 103 la loi dite de séparation. Le Président Loubet a signé le 9 décembre. Que va-t-on faire maintenant?

Ce qu'on va faire? Hélas! on va voter pour le gouvernement! Les bons se divisent et la masse est assez indifférente au sort que l'on fait aux prêtres, qu'en peut-il résulter?

En tout cas il est intéressant de scruter l'opinion. J'ai fait une petite enquête à travers les *Revue*s. Voici ce que j'ai trouvé.

Le Pape Pie X ayant annoncé qu'il parlerait bientôt, on dit partout en France que les catholiques vont s'unir pour lui obéir. L'expérience du passé me laisse perplexe. Déjà d'ailleurs des courants divers se dessinent.

"Nous pensons, écrit le chroniqueur de la *Quinzaine* (démocrate-chrétienne de nuance), que tout bien pesé, il faut dès maintenant envisager l'hypothèse d'une utilisation de la loi. Il ne s'agit pas de l'accepter au sens où ce mot impliquerait une appro-

bation de notre part; nous voulons dire qu'il faut en prendre son parti, virilement, civiquement. Ce n'est pas faire un acte de soumission que de la revendiquer comme un minimum, comme la charte incomplète, et susceptible d'amélioration, d'un régime de liberté des cultes."

D'autre part, dans la superbe allocution, qu'il a prononcée au congrès de *l'Action libérale populaire* à Paris, M. de Mun, le *soldat vaincu d'une cause invincible*, s'est écrié :

"J'entends dire qu'il faut conseiller aux catholiques l'essai loyal de cette mortelle expérience. Je n'y consentirai pas, pour ma part. On ne fait pas l'essai loyal de l'apostasie; on ne fait pas l'essai loyal de la haine contre Dieu. Ce n'est pas cela, soyez-en sûrs, que le Pape nous demandera. Mais qu'il nous ordonne d'ignorer la loi, comme j'ose le souhaiter, ou qu'il nous commande de la subir: dès qu'il aura parlé, il sera obéi par tous les catholiques de France..."

Enfin, un autre écho d'une parole anguste nous est parvenu. Le cardinal Merry del Val aurait tenu à un journaliste français, M. Henri de Noussane (*Echo de Paris*), le langage que voici :

"Si affligés que nous puissions être à l'endroit de la France, en pensant aux épreuves qui menacent tout pays qui laisse attaquer la liberté primordiale de croire et compromettre le respect des traditions, bases de la famille et de la société, nous ne désespérons pas pour cela de la Fille aînée de l'Eglise. Elle se ressaisira... Encore faut-il que les catholiques français sachent s'unir et s'entendre et qu'ils aient le courage de compter sur eux-mêmes... Tout le mal vient de leur apathie et de leur faiblesse. On est trop aisément heureux en France. On vit sans souci du lendemain, sous un ciel clément et sur un sol fertile. On supporte des injustices, des vexations, des persécutions, que l'on prend d'abord pour des inconvénients passagers. On ne sent pas le fardeau s'augmenter progressivement. Un jour arrive où on est écrasé sous la charge. Ne vous laissez pas écraser. Cherchez et préparez les moyens pratiques de défense à adapter aux régions et aux ressources. Ce n'est pas Rome qui doit penser et décider, au lieu et place des catholiques français, du détail de leur organisation de résistance et d'affranchissement. Ne perdons pas de vue que l'esprit de la Papauté, l'esprit du Saint-Père, est, avant tout, un esprit de doctrine. Le Souverain Pontife dit: "Voici où est le bien. Voilà où est le mal." Que les hommes choisissent. Ils seront récompensés ou punis suivant leur choix."

* * *

En somme, l'avenir est bien triste au cher pays de France. Pourtant les nobles cœurs ne manquent pas à la grande cause de la liberté religieuse, et des voix retentissent, bien éloqu岸tes. Hier encore — c-à-d. le 14 décembre — les élèves de l'Institut catholique de Paris se réunissaient dans la crypte historique de l'église des Carmes, rue de Vaugirard, et l'un d'eux, M. l'abbé Bouchard, parlant au nom de tous, à dit :

"... Ici, vraiment, les pierres parlent. Des os de martyrs composent les murs de cette crypte. Ici gisent les cendres d'Ozanam. Ici Lacordaire se livra à ses pénitences solitaires. Nous sommes venus prendre contact avec ces morts pour une résolution de vie, nous sommes venus écouter la leçon de virilité et d'espérance qu'ils nous donnent... L'exemple de ces héros a prouvé que les causes ne meurent pas pour lesquelles on sait mourir. Nous voulons vivre pour la nôtre. L'avenir est ce qu'on le fait. Nous sommes décidés à tous les sacrifices pour le faire digne et pour le faire grand."

Nous imaginons — nous qui connaissons la crypte historique de la vieille église — ce que la démonstration a dû avoir de vibrant. Ah! si ces braves gens étaient unis!

* * *

On a signalé une conséquence assez curieuse du vote de la séparation et de la signature qu'a dû y apposer, le 9 décembre, M. le Président Loubet.

L'*Univers* du 14 décembre publie une note de l'agence Havas annonçant que le chapitre de Saint-Jean de Latran (à Rome) a déclaré M. Loubet déchu de sa dignité de chanoine!

En effet, à titre de successeurs de Henri IV, les Présidents de la République, comme les Rois de France jadis, étaient chanoines de l'église du Latran.

M. Loubet assurément n'a pas volé sa déchéance, mais il est permis de croire qu'il ne tenait guère à l'hermine, moins que d'autres peut-être?

* * *

M. l'abbé Brosseau, aumônier du *Mont St-Louis* à Montréal, a publié dans la Revue Canadienne de décembre un remarquable

article, que nos grands journaux auraient dû reproduire. Il est vrai que certains contes de Noël, à peu près vides de sens et d'idées, auraient singulièrement pâli près de cette prose substantielle.

Le sujet peut servir de transition bien naturelle à qui veut, dans sa chronique, passer de France... au Canada.

M. Brosseau, à propos du *rêve de Jacques Cartier*, du rêve qu'il est censé faire sur le soc de son granit, là-bas, à Saint-Malo, nous parle de son rêve à lui sur *l'avenir* du Canada français, et il écrit, à son ordinaire, des choses fort attrayantes qui ne manquent pas de piquant.

En expliquant, par exemple, que les Français de là-bas ont une mentalité différente de la nôtre et que l'âme française est de trois siècles plus vieille que l'âme canadienne, il écrit :

“ Qui n'a remarqué que même chez les Français qui vivent au milieu de nous, — même chez ceux qui viennent ici par dévouement surnaturel et se dépensent à nos œuvres d'éducation et de charité, — il y a toujours un je ne sais quoi qui subsiste, un obstacle indéfinissable à cette identification parfaite qui devrait se faire naturellement entre les Français des deux côtés de l'Atlantique, s'ils étaient semblables; ce n'est pas seulement l'océan qui nous sépare, c'est toute une époque; nous n'avons plus le même tempérament physique, intellectuel et moral.”

Puis, après avoir cité du René Doumic, il ajoute cette belle phrase, qui mériterait d'être inscrite au frontispice de notre monument national.

“ Et, si nous gardons un culte si sincère et si fidèle pour la France, c'est que nous nous faisons une France idéale, qui se dresse plus héroïque dans le recul du passé, et si haute que les révolutions du temps et de l'histoire ne peuvent l'altérer. Nous sommes comme un orphelin, élevé par des mains étrangères, qui se fait de sa mère l'image idéale que lui trace son cœur.”

Sous le voile d'une image très gracieuse, c'est l'expression la plus vraie que je connaisse de notre manière d'aimer la France.

* * *

La mort si soudaine à Paris de l'un de nos ministres canadiens-français, l'Honorable Raymond Préfontaine, a donné occasion à une manifestation de sympathie, pour notre pays et notre race, qui est un honneur pour notre vitalité nationale. La France et l'Angleterre ont officiellement salué les restes mortels de l'hono-

nable ministre canadien. C'est, croyons-nous, la première fois, depuis la *cession*, que les circonstances permettent semblable démonstration. A l'issue du service solennel, célébré à la Madeleine, à Paris, le ministre de la Marine en France, M. Thomson, a dit la sympathie de son pays. L'Hon. Rodolphe Lemieux a répondu au nom du Canada, et, on a noté avec plaisir que M. Lemieux n'a pas eu peur de parler de la Providence. Dans le monde officiel français on n'est pas habitué à reconnaître ainsi la main de Dieu dans les événements humains.

Dans une lettre à un ami, M. Préfontaine disait, le 19 décembre: "Je partirai pour l'Italie la semaine prochaine, je séjournerai à Rome quelques jours et je reviendrai probablement par la Méditerranée" . . . Et il est mort le 25 décembre!

Tant il est vrai que si l'homme propose, c'est Dieu toujours qui dispose!

* * *

Et quand on pense qu'il s'est trouvé un *Yankee* assez fou pour élever une statue au diable en personne! Ne pas y croire c'est déjà plus qu'osé. . . Mais lui élever une statue? Il faut tirer l'échelle.

* * *

Madame Sarah Bernhardt a fait joliment parlé d'elle, ce mois dernier. Les événements ont magnifiquement donné raison à Mgr Bruchési. Dans sa lettre du 2 décembre, Monseigneur avait écrit: "Ah! comme il y a des esprits peu logiques, et comme les convictions religieuses sont peu profondes dans certaines âmes! Nous défions le plus brillant des orateurs et la plus célèbre des actrices de venir ici, dans notre vile, se moquer de notre histoire ou insulter à l'honneur du nom canadien. . ." Or, la célèbre Sarah, ayant tenu à Québec sur le compte des canadiens des propos injurieux, elle a justement recueilli des sifflets et des œufs un peu vieillis. Ce n'est pas galant, ni poli, ni digne, je le concède; mais je ne tenterais pas de prouver que ce ne fut pas richement mérité.

En tout cas, le défi de Mgr Bruchési portait juste.

* * *

Ma chronique s'allonge toujours. Je voulais pourtant saluer d'un mot la nomination, à l'honorable position de Visiteur général

de nos écoles catholiques de Montréal, de M. l'abbé Perrier, le distingué professeur et conférencier de Laval. Il fera honneur à la position tout autant que la position l'honore lui-même.

* * *

La belle, très belle *Vie de Mgr Taché*, par Dom Benoit, dont nous avons donné un aperçu dans l'une des précédentes livraisons du *Propagateur*, a eu l'honneur d'un magnifique article de *l'Univers* de Paris (16 décembre), dû à la plume de Edouard Alexandre. Cet honneur, on le sait, pour distingué qu'il soit, est bien mérité.

* * *

La liste de vos défunts s'est faite bien longue en décembre. Au renouvellement de l'année, on ne pense pas sans émotion à tous ceux qui nous ont quitté. Cette année ce fut leur tour, et durant l'année qui commence, ne sera-ce pas le nôtre? qui sait?

Préparez la voie au Seigneur Dieu: Parate viam! car personne ne sait à quelle heure précise il sera sommé de partir.

Sont donc partis ainsi, en décembre, les confrères dont voici les noms: MM. Maréchal, de Saint Jacques l'Achigan (71 ans), Piché, de Terrebonne (67 ans), Guilbault, de l'Assomption (64 ans), Coffe, de Québec, Mastaï (75 ans), Gélinas d'Yamachiche (72 ans), Dassylva, de St-Isidore de Québec (74 ans), Martin, de St-Frédéric de Beauce (68 ans), Brochu, de St Denis de Kamouraska (61 ans). Gagnon, de Huntly west (35 ans), et enfin Chouinard, des Cleres de St-Viateur à Bourbonnais, Ill., aux États-Unis.

En tout, dix pour ce dernier mois! et cinquante pour l'année! Chiffres éloquentes!

L'abbé Eliu J. Auclair

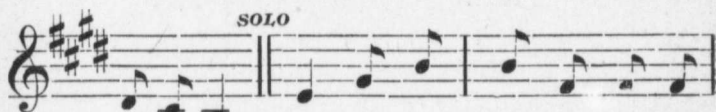


Le Diable en Bouteille

THÉODORE BOTREL



Quand l'diable ent fait la gout-te, Youp youpyoup,



la la la, Au coin d'un' de nos rou - tes



Un grand litre il po - sa, Ah ah ah ah, Puis dans l'litre



il s'ca-cha, Ah ah ah ah, Pour voir qui s'qui l'boi-ra.

2

3

Un canard en goguette,
 Youp ! youp ! youp ! la la la !
 Contempla l'étiquette
 Et de suite, cancanne
 Coin coin ! coin ! coin !
 Oh la la, qué qu'c'est qu'ça ?
 Coin coin ! coin ! coin !
 Jamais je n'boirai d'ça.

Puis un gros chat s'amène
 Youp ! youp ! youp ! la la la !
 Autour il se promène
 Et de suit' il s'fâcha,
 Mia-ou mia-ou,
 Oh la la, qué qu'c'est qu'ça ?
 Mia-ou mia-ou,
 Jamais je n'boirai d'ça.

4

Et puis c'est une chèvre
 Youp ! youp ! youp ! la la la !
 Qui fronce un peu la lèvre,
 Lâche un' crotte et s'en va,
 Bè hè, bè hè,
 Oh la la, qué qu'est qu'ça ?
 Bè hè, bè hè,
 Jamais je n'boirai d'ça.

6

Puis c'est un gros bouf-dogue,
 Youp ! youp ! youp ! la la la !
 Qui flaira la sal' drogue,
 L'va la patte et... passa
 Ouah ! ouah ! auoh ! ouah !
 Oh la la, qué qu'est qu'ça ?
 Ouah ! ouah ! auoh ! ouah !
 Jamais je n'boirai d'ça.

8

Mais un homme bien vite,
 Youp ! youp ! youp ! la la la !
 Voyant la drogu' maudite
 D'un seul trait l'avalait.
 Ah ! ah ! ah ! ah !
 Oh la la, qué qu'est qu'ça ?
 Ah ! ah ! ah ! ah !
 J'ai l'diable dans l'estomac.

5

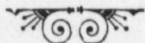
Puis ce fut un' couveuse,
 Youp ! youp ! youp ! la la la !
 Qui s'arrêta curieuse,
 Battit d'l'aile et caquta.
 Cott' ! cott' ! cott' ! cott' !
 Oh la la, qué qu'est qu'ça ?
 Cott' ! cott' ! cott' ! cott' !
 Jamais je n'boirai d'ça.

7

Puis un taureau bravache
 Youp ! youp ! youp ! la la la !
 Vint avec sa p'tit' vache,
 Et mugit : Nom de d'la !
 Meu, euh ! meu, euh !
 Oh la la, qué qu'est qu'ça ?
 Meu, euh ! meu, euh !
 Jamais je n'boirai d'ça.

9

La moral' de l'histoire,
 Youp ! youp ! youp ! la la la !
 C'est qu'l'homme est heureux de boire
 C'que les bêt's ne veulent pas,
 Ah ! ah ! ah ! ah !
 Les plus bêt's selon moi
 Ah ! ah ! ah ! ah !
 Ce n'sont pas ceux qu'on croit.



La Messe.

LE SACRIFICE DU CALVAIRE

Le sacrifice du Calvaire perpétué sous une forme mystique jusqu'à la fin des temps : voilà essentiellement la Messe. La victime qui y est offerte, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il s'offre lui-même. Les intentions qui l'animent à l'autel sont celles qu'il avait sur la croix : glorifier son Père, en lui offrant, au nom de toutes les créatures, le culte qu'elles lui doivent et qu'elles sont incapables de lui rendre, et puis sauver les hommes qui ne peuvent l'être que par lui.

“Toute la nature veut honorer Dieu, et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de sentiment et de raison n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le comprendre : “Ainsi, ne pouvant connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est de se présenter elle-même à nous pour être du moins connue, et pour nous faire connaître son divin auteur. C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux, avec tant de magnificence son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornements. Elle ne peut voir, elle se montre ; elle ne peut adorer, elle nous y porte ; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer. C'est qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste (1).”

L'homme, “animal divin,” plein de raison et d'intelligence, est, au sein du monde visible, la seule créature qui soit capable de connaître Dieu, “en esprit et en vérité.”

“Le rapport de la créature au Créateur est la fin essentielle de la création ; car Dieu se doit tout à lui-même et n'a pu rien créer que pour lui (2).” Il faut donc que l'homme “rapporte” à Dieu seul, tout ce qu'il est, puisque Dieu n'a rien mis en l'homme, que pour lui seul. Ce rapport de tout l'être de l'homme à Dieu, c'est la religion, c'est le culte en esprit et en vérité, que Dieu exige de sa créature. Toujours le même au fond, il revêt quatre formes principales selon le point de vue sous lequel la créature envisage son Créateur : il s'appelle tour à tour l'adoration, l'action de

(1) Bossuet, *Sur le culte dû à Dieu.* (Ed. Lebarq.)

(2) Fénelon, *Lettre III sur la religion.*

grâces, la prière et la pénitence. Tantôt, contemplant avec admiration Celui qui est, l'homme reconnaît en Dieu la plus haute souveraineté, en lui-même la plus profonde dépendance, *il adore*; tantôt, ému de la magnificence de Dieu qui tire de son sein immense tout ce que possèdent les créatures, et qui ne se lasse jamais de le combler de ses bienfaits par pure bonté, *il rend grâces*; tantôt, le sentiment de sa misère lui fait lever les yeux vers son "Père qui est aux cieux" et de qui il attend tout ce qu'il espère, comme il en a déjà reçu tout ce qu'il a, *il prie*; tantôt, enfin, confessant qu'il a péché, il s'efforce d'apaiser la justice de Dieu par son repentir, *il fait pénitence*. Sans doute le sentiment religieux est complexe et changeant comme la vie; il se teint de nuances infinies, pour lesquelles aucune langue humaine ne saurait avoir assez de noms. Cependant, quel qu'il soit, on y retrouve toujours, au fond, un des quatre éléments que nous venons d'indiquer. Dès que l'homme élève son âme à Dieu, c'est toujours ou pour reconnaître son souverain domaine, ou pour le remercier de ses bienfaits, ou pour implorer ses faveurs, ou pour lui demander pardon. Quant au caractère fondamental du culte de Dieu, quelle qu'en soit la forme, il est tout entier dans l'amour, "La nation des justes, dit l'Écriture, n'est qu'obéissance et amour," et saint Augustin: "on n'honore Dieu qu'en l'aimant." Aimer Dieu, c'est proprement vouloir ce que Dieu veut et préférer la volonté de Dieu à ce que nous appelons nos intérêts. Quand nous le prions, si notre prière est humble et vraie, nous venons à lui, non "pour le faire entrer dans nos sentiments, mais pour entrer dans l'ordre de ses conseils." "Que votre volonté soit faite:" voilà le fond de toute prière chrétienne.

L'homme, esprit et corps, traduit naturellement par des signes extérieurs les sentiments qui l'animent; il lui est même à peu près impossible de les contenir longtemps dans son cœur. Le sentiment religieux s'exprime donc comme tous les autres, par des actes sensibles. Bien plus, vivant en société, les hommes s'associent pour le culte de Dieu, comme pour tout le reste: de là les assemblées, les prêtres qui les président, les prières, les cérémonies faites en commun.

Mais, de tous les signes religieux, le sacrifice est le plus parfait. C'est même le seul qui exprime le fond essentiel de la religion. c'est-à-dire l'acte volontaire par lequel l'honneur "rapporte" à Dieu tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. En offrant un sacrifice. l'homme dit à Dieu en substance: "Je vous immole cette vic-

time, non que vous ayez besoin de mes biens, ils viennent de vous. mais pour confesser votre souveraineté absolue : je vous dois tout. j'ai tout reçu de vous, je n'attends rien que de vous, je vous donne la seule chose que je sois libre de vous offrir, mon cœur, dont cette victime est le symbole." Voilà le sens et le but du sacrifice. Nous nous anéantissons par substitution, devant Dieu, pour affirmer que Dieu est tout et que nous ne sommes rien, que nous sommes, non à nous, mais à Celui qui nous a faits : encore une fois, dans cet aveu, est toute la religion, tout le culte de Dieu.

Mais parce que l'homme a péché, parce qu'il est déchu de l'état où Dieu l'avait créé, l'idée qui l'inspire surtout dans le sacrifice. c'est l'idée d'expiation, c'est le désir d'effacer son péché, et de remonter à l'état dans lequel il a été créé. La doctrine de la substitution dans l'expiation a été universellement reconnue ; les hommes ont partout et dans tous les temps, versé le sang des victimes dans l'espoir d'apaiser la justice de Dieu. " Rien n'est plus frappant dans la loi de Moïse que l'affectation constante de contredire les cérémonies païennes, et de séparer le peuple hébreu de tous les autres par des rites particuliers ; mais sur l'article des sacrifices, il abandonne son système général, il se conforme au rite fondamental des nations ; et non seulement il s'y conforme, mais il le renforce, au risque de donner au caractère national, une dureté dont il n'avait nul besoin.

Il n'y a pas une des cérémonies prescrites par ce fameux législateur, et surtout il n'y a pas une purification même physique. qui n'exige du sang. La racine d'une croyance aussi extraordinaire et aussi générale doit être bien profonde (1)."

Il ne faut pas la chercher ailleurs que dans une révélation primitive. Aussitôt après la chute de notre premier père, Dieu lui montra dans l'avenir la rédemption par le sang de son Fils et lui enseigna, en même temps, à entretenir l'espérance de ce mystère par des sacrifices répétés. Le genre humain put bien oublier le sacrifice dont il avait besoin et chercher dans le sang des taureaux et des génisses une purification qu'il ne devait pas y trouver. Cependant, tous les peuples, en confessant plus ou moins clairement la chute, confessaient aussi le besoin et la nature du remède : en multipliant sans fin les sacrifices, ils en reconnaissaient l'insuffisance et ils appelaient de leur vœux, sans l'entrevoir encore, le sacrifice véritablement expiatoire, la réparation définitive d'un amour infini.

(1) J. de Maistre, *Eclaircissement sur les sacrifices.*

Les sacrifices de la loi mosaïque avaient expressément ce caractère figuratif et prophétique. Le législateur des Juifs les avait établis, sous l'inspiration divine, principalement en vue de représenter et d'annoncer le grand mystère de l'avenir, la mort de Jésus-Christ sur la croix. "D'où vient, dit Bossuet, tant de sang répandu dans les cérémonies anciennes, sinon pour représenter le sang de Jésus? Pourquoi est-ce que par le sang de l'agneau, le peuple est délivré du glaive vengeur qui désola les maisons des Egyptiens? Pourquoi est-ce que l'alliance est signée et ratifiée par le sang? Pourquoi n'y a-t-il point d'entrée dans le sanctuaire, si le pontife n'a les mains teintes du sang des victimes? Pourquoi les crimes sont-ils expiés, les pontifes et leurs vêtements consacrés par le sang versé dans le sacrifice? Le sang des animaux égorgés était-il suffisant pour apaiser Dieu, était-il capable de purifier l'homme? Si ce n'est pour nous faire entendre qu'il n'y a ni délivrance, ni consécration, ni alliance, ni expiation que par le sang de l'Agneau sans tache, "qui a été, dit saint Jean, tué dès l'origine du monde," tué, dis-je, dès l'origine du monde, parce que dès l'origine du monde, sa mort a été figurée par une multitude de sacrifices sanglants (1)."

L'Épître aux Hébreux est, pour ainsi dire, consacrée tout entière au développement de cette vérité. Après avoir été, durant des siècles et dans tout l'univers, symbolisé, prédit, attendu, le sacrifice véritable fut accompli. Un jour donc, le Fils de Dieu entrant dans le monde, dit à son Père: "Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation; mais vous m'avez formé un corps pour être une digne victime de votre majesté suprême; vous n'avez point agréé les holocaustes qu'on vous offre pour le péché." Alors, j'ai dit: "Me voici, je viens selon ce qu'il est écrit de moi, dans le Livre de la Loi et des Prophètes, pour faire votre volonté, pour être immolé à votre justice. Et c'est la volonté de Dieu qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ, faite une fois sur le Calvaire (2)." Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire; la doctrine de la rédemption y est clairement exposée. On y voit et la raison et l'insuffisance des sacrifices anciens, et la nécessité et les effets du sacrifice de Jésus-Christ. "En vain les hommes, effrayés par le sentiment de

(1) Bossuet, *Sur les deux Alliances*.

(2) *Épître aux Hébreux*, x, 5-10.

leurs crimes, cherchent des victimes et des holocaustes pour les subroger en leur place. Dussent-ils massacrer tous leurs troupeaux et les immoler à Dieu, devant ses autels, il n'est pas possible que la vie des bêtes paye pour la vie des hommes. La compensation n'est pas suffisante: *Impossible est sanguine taurorum et hircorum aufferri peccata* (1). De sorte que ceux qui offraient de tels sacrifices faisaient bien, à la vérité, une reconnaissance publique de ce qu'ils devaient à la justice divine; mais ils n'avançaient pas pour cela le paiement de leurs dettes. Il fallait qu'un homme payât pour les hommes (2)."

Mais où est l'homme assez pur pour effacer les péchés de ses frères? Où est l'homme assez grand pour oser dire à Dieu: "Donnez-moi, en échange de ma vie, le salut de mes frères." Non. nulle créature n'est capable de réparer l'injure infinie qu'elle a faite à Dieu: "Nul ne peut se racheter lui-même, ni rendre à Dieu le prix de son âme." "Il peut s'engager à sa justice; mais il ne peut plus se retirer de la servitude; il ne peut payer que par mort (3)."

N'étions-nous pas tous doublement vendus par le péché, à Satan auquel nous appartenions comme des esclaves qu'il avait vaincus, à la justice divine à laquelle nous appartenions comme des victimes dues à sa vengeance?

Il fallait donc que l'homme qui mourrait pour les hommes, quoique issu du même sang, fût innocent et sans tache, et qu'il put égarer la satisfaction à l'injure. C'est pour cela qu'un Dieu s'est fait homme. "Le Seigneur n'a commis aucun péché (4)," et "il s'est immolé parce qu'il l'a voulu (5)." Parce qu'il était le Fils de Dieu trois fois saint, il a pu "prendre sur lui les péchés de nous tous" et, "en se sacrifiant une fois, effacer les péchés de tous." "L'auteur de la vie a été mis à mort (6)," "Dieu a donné sa vie pour nous (7)," et nous avons été justifiés en Jésus-Christ, "que Dieu a proposé comme victime expiatoire, par la foi en son sang (8)." "Le Christ est mort pour tous; car il n'y a pas en Dieu, acception de personne (9)."

1) Hébreux, x, 4.

2) Bossuet.

3) Bossuet, *Carême des Carmélites, Vendredi Saint*.

4) 1 Petr., II, 12

5) Isaïe, LIII, 4-12.

6) Act., III, 15.

S. Joan., III, 16.

8) Rom., III, 25.

9) Ép. Cor. II, v, 15 Rom., II, 11.

Si la vertu puissante de ce sacrifice a dû remplir tous les lieux, elle a dû répandre aussi dans tous les temps l'espérance du pardon. Jamais Dieu n'a commandé le désespoir, et les âmes perdues ne sont plus de la terre. Jamais on n'a cru qu'à aucune époque, pas même lorsque le gouffre de l'iniquité a été le plus large et le plus profond, la miséricorde divine se soit arrêtée dans son cours, comme un fleuve qui se perd dans un abîme; et puisque ce sacrifice perpétuellement pressenti était pour le genre humain la source de toute grâce, cette expiation a dû sauver ceux qui attendaient sa réalisation extérieure, comme ceux qui en auraient connu l'accomplissement. Tous les anciens justes sont morts dans la foi; et s'ils n'ont pas été témoins de l'accomplissement des promesses, ils le voyaient et le saluaient de loin, confessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. "Ainsi nous avons été rachetés d'un grand prix (1)," du sang d'un Dieu.

Prêtre, victime, sacrifice, tout est infini; c'est un Dieu qui est immolé "et Dieu lui-même est venu contre son Fils avec tous ses foudres... Non content de l'avoir livré à la volonté de ses ennemis, lui-même voulant être de la partie, l'a rompu et froissé par les coups de sa main toute-puissante (2)."

Dans le sacrifice de Jésus-Christ, l'intensité de la douleur a égalé en quelque sorte la dignité de la Victime: elle a dépassé tous les tourments que l'humanité est capable de subir.

Un soupir d'amour du cœur de Jésus ferait oublier à Dieu tous les outrages des pécheurs! Que sera-ce donc, si, pour réparer leurs offenses, ce divin Cœur est plongé dans un abîme d'amertume et de honte durant trente-trois ans?

En effaçant nos péchés, l'Agneau de Dieu nous a, du même coup, délivrés des châtiments qui en étaient inséparables. Nous voilà devant Dieu, par le sacrifice de Jésus-Christ, purifiés de nos fautes, à ce point que nous n'avons qu'à invoquer, pour obtenir notre pardon, le sang qu'il a versé pour nous. Rentrés en grâce avec Dieu, tout est changé pour nous, et la vie et la mort, et le temps et l'éternité. "Il a plu à Dieu de réconcilier toutes choses par celui qui est le principe de la vie... tant ce qui est sur la terre que ce qui est au ciel!" (3) Il y a encore des larmes sur la terre, "et toute créature y gémit pour enfanter à la liberté et à

(1) Hébr., xi, 13:

(2) Bossuet, *Carême des Minimes, Vendredi Saint*.

(3) Coloss., i, 20.

la gloire les enfants de Dieu (1).” Mais la douleur y est devenue, par la grâce de Jésus-Christ, un des plus riches dons de la bonté de Dieu. “L’espérance, une croix à la main, nous précède en chantant, sur le chemin de la vie...” “Relégué au fond de la vallée de larmes, comme dans les catacombes de la création. L’homme peut, s’il dispose des degrés d’ascension dans son cœur, monter de vertus en vertus, sur l’aile d’une humble prière, vers le Dieu des dieux et sans jamais atteindre à sa hauteur, s’en approcher sans cesse (2).”

Participant de la nature divine, il sait qu’il entrera un jour, s’il le veut, dans la maison de son Père qui est aux cieux, pour y vivre de la vie éternelle. “Salut, croix sainte, arbre céleste de la sagesse éternelle, sur lequel a poussé le fruit du bonheur sans fin (3).” Tu fus plantée sur le Calvaire, mais le sang de la Victime qui expira dans tes bras a baigné l’univers: “Et la terre et la mer, et les astres eux-mêmes, tous les êtres enfin, sont lavés par ce sang (4).” C’est là sève de toutes les vertus qui germent sur la terre et de toutes les joies qui s’épanouissent au ciel.

L’abbé BRETON.

Le Style Epistolaire.

(Voir PROPAGATEUR d’octobre et novembre 1905).

La correspondance tient une grande place dans les occupations de Mme de Sévigné; elle nous le dit, et nous la croyons sans peine. Nous nous la représentons volontiers, la plume à la main, traçant sur le papier les épîtres qui sont allées à l’adresse de la postérité. Si elle écrit beaucoup de lettres, elle en reçoit aussi un grand nombre. Au premier rang de ses correspondants, il faut placer

(1) Rom., VIII, 21, 22.

(2) Mgr Gerbet.

(3) Bienheureux Henri de Suze.

(4) De Maistre. *Eclaircissements sur les sacrifices.*

Mme de Grignan, dont les lettres ne nous sont pas parvenues, ce qui est regrettable. Elles eussent complété celles de sa mère, sans offrir le même charme. Celles qui restent ne permettent de juger que bien imparfaitement de sa manière d'écrire, et ont la concision, le tour incisif. Dans un livre ingénieux, M. Paul Janet a eu l'heureuse idée de reconstituer les lettres de Mme de Grignan (1) à l'aide d'extraits habilement choisis parmi celles de sa mère qui, à maintes reprises, parle avec admiration de son style, de son talent de narrer. Elle excellait à dépeindre les ridicules, et tout porte à croire que Mme de Simiane, fille de Mme de Grignan, détruisit toute cette partie de la correspondance, où plus d'un trait de satire aurait blessé des familles provençales et des personnes encore existantes (2).

On peut souscrire au jugement que porte M. Janet sur Mme de Grignan, dans le livre où il analyse son esprit et son caractère :

“ Grande dame, femme de tête, habile aux affaires, propre au gouvernement, connaissant les hommes et sachant user avec eux d'insinuation et d'adresse, un peu irrésolue par l'abondance des idées, mais après tout ayant une conduite ferme et suivie... Peu de tendresse, si ce n'est par élans subits, point de grâce, de l'esprit par railleries, mais une certaine sécheresse : peu de religion, une philosophie froide et raisonneuse, dépensière et magnifique... (3) :

“ Elle eut le sentiment vif et profond de l'amour extraordinaire que sa mère avait pour elle ; elle souffrait profondément de ne pouvoir y répondre. Cet amour l'accablait ; et sa propre sécheresse semblait grandir en proportion de la tendresse passionnée d'une mère idolâtre (4).”

On conçoit ce qui pouvait résulter dans la vie commune de l'opposition de deux natures si différentes, mais que rapprochait l'absence.

L'amour maternel de Mme de Sévigné faisait dire à M. de Coulanges : “ Voyez-vous cette femme-là, elle est toujours en présence de sa fille.” Ce sentiment jaillit de son cœur comme d'une source inépuisable ; il revient sans cesse sous sa plume, et prend

(1) *Les Lettres de Mme de Grignan*, in-12, 1895.

(2) Voir le livre intitulé : *la Famille de Mme de Sévigné en Provence* (Paris, 1889, in-8°), où le marquis de Saporta a réuni d'intéressants détails sur les portraits de Mme de Sévigné et la publication de ses lettres.

(3) P. 196.

(4) P. 270.

toutes les formes. Citons ici deux lettres qui le traduisent, écrites dans des circonstances différentes. La première est inspirée par le chagrin de la séparation, alors que Mme de Sévigné s'éloigne de sa fille, qu'elle était venue voir en Province :

“Voici un terrible jour, ma chère fille; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous: c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons; je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours: de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois ne vous trouvent plus, le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser (1).”

Cette autre lettre exprime non plus les tourments de l'absence, mais la joie du retour :

“Que ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant de peines, de fatigues, d'ennuis, de froid, de gelée, de frimas, de veilles? Je crois avoir souffert toutes ces incommodités avec vous: ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous; je vous ai suivie partout, et j'ai trouvé que je ne valais pas l'extrême peine que vous prenez pour moi, c'est-à-dire par un certain côté; car celui de la tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre égard. Quel voyage, bon Dieu! quelle saison! Vous arriverez précisément le jour le plus court de l'année, et par conséquent vous nous ramènerez le soleil. J'ai vu une devise qui me conviendrait assez: c'est un arbre sec et comme mort, et autour ces paroles: *Fin che sol ritorni*. Qu'en dites-vous, ma fille? Je ne vous parlerai donc point de votre voyage, nulle question là-dessus; nous tirerons le rideau sur vingt jours d'extrêmes fatigues, et nous tâ-

(1) 5 octobre 1673.

cherons de donner un autre cours aux petits esprits, et d'autres idées à notre imagination. Je n'irai point à Melun; je craindrais de vous donner une mauvaise nuit par une dissipation peu convenable au repos; mais je vous attendrai à dîner à Villeneuve-Saint-Georges; vous y trouverez votre potage tout chaud, et sans faire tort à qui que ce puisse être, vous y trouverez la personne du monde qui vous aime le plus parfaitement. L'abbé vous attendra dans votre chambre bien éclairée, avec un bon feu. Ma chère enfant, quelle joie! Puis-je en avoir jamais une plus sensible (1)?"

Après Mme de Grignan, il faut citer, parmi les correspondants de Mme de Sévigné, son cousin le comte de Bussy-Rabutin, esprit caustique, dans les lettres trahissent l'orgueil et les prétentions (2); Coulanges, son autre parent, commensal des maisons opulentes, convive aimable, homme spirituel et gai, que la conformité d'humeur unit à Mme de Sévigné, non moins que les liens du sang et de l'affection; Mme de Coulanges, sa femme, recherchée dans le monde et à la Cour par sa conversation fine et malicieuse.

On ne saurait oublier Mme de La Fayette, cette fidèle amie de Mme de Sévigné. L'auteur de *la Princesse de Clèves* consacrait sa plume aux romans qui ont fait sa réputation (3); c'est peut-être pour cette raison qu'elle donnait peu de temps à la correspondance. On a un petit nombre de lettres d'elle; assez brèves, elles ne sont pas dépourvues d'agrément; elles expriment souvent la tristesse que lui causait une santé délabrée. Quelques billets de La Rochefoucauld, laconiques et rappelant le style des *Maximes*, viennent, dans ce dialogue des absents, donner une note grave, en évoquant le souvenir d'illustres amitiés.

Mme de Sévigné, par son style incomparable et l'inépuisable gaieté de son esprit, domine ces figures qui passent dans sa correspondance; elle converse familièrement avec tous, sans se lasser et sans lasser ses lecteurs.

Elle reçoit en souriant la maladie, et trouve encore moyen de plaisanter sur ses souffrances, comme dans cette jolie lettre adressée à Mme de Grignan:

"Devinez ce que c'est, ma fille, que la chose du monde qui vient

(1) 13 décembre 1676.

(2) Sa correspondance a été publiée par M. Ludovic Lalanne, 6 volumes in-12, 1858.

(3) Le comte d'Haussonville a publié sur elle un livre charmant dans la *Collection des grands écrivains français*. Librairie Hachette, in-12.

le plus vite et qui s'en va le plus lentement, qui nous fait approcher le plus près de la convalescence et qui nous en retire le plus loin, qui nous fait toucher l'état du monde le plus agréable et qui nous empêche d'en jouir, qui nous donne les plus belles espérances du monde et qui en éloigne le plus l'effet. Ne sauriez-vous le deviner ? Jetez-vous votre langue aux chiens ? C'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade ; depuis le 14 je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant être en état de marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras ; et cette enflure, qui est ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et ferait celui de mon mérite, si j'étais bonne. Cependant je crois que voilà qui est fait et que dans deux jours je pourrai marcher. . .

“ Adieu ma très belle et très aimable, je vous conjure tous de respecter avec tremblement ce qui s'appelle un rhumatisme (1). ”

Les années s'amassent sur la tête de Mme de Sévigné ; elles n'enlèvent rien à la fraîcheur de son imagination, aux grâces de son esprit. Mais il lui arrive d'exprimer parfois de graves pensées, en jetant un regard mélancolique sur la destinée humaine :

“ Je fais souvent, écrit-elle, des réflexions et des supputations, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été trainée, malgré moi, à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse ; je le sais, m'y voilà, et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui dit : “ Il faut marcher malgré tout, ou bien si vous ne voulez pas, “ il faut mourir, ” ce qui est une extrémité où la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop ; mais un retour à la volonté de Dieu et à cette loi universelle à laquelle nous sommes condamnés remet la raison à sa place et fait prendre patience (2). ”

La foi chrétienne, une foi sincère et profonde, inspire et soutient cette femme douée d'une sensibilité si vive et de facultés si brillantes. Petite-fille de Mme de Chantal, elle ne se montre pas indigne de sa sainte aïeule par la fermeté de ses croyances, par les sentiments qui habitent son cœur et s'échappent de ses lettres.

(1) 3 février 1676.

(2) 30 novembre 1689.

“ Je serais toute prête à souffrir le martyre, a-t-elle dit; du moins je le crois, tant mon esprit est convaincu.” Elle parle sans cesse de la Providence, de son action divine et miséricordieuse pour les hommes. Elle a la religion de l'espérance. A propos du jubilé, elle écrit à sa fille :

“ Je reçois avec respect ces grâces du trésor de l'Eglise; mais c'est dans cette occasion où je pourrais dire avec vérité: “ Jamais “ l'intérêt ne m'a gouvernée.” Je me jette aux pieds de Jésus-Christ, et m'abandonne à lui et pour les coupes et pour les peines, me trouvant très digne de toutes les peines qu'il voudra me faire souffrir, trop heureuse mille fois s'il ne me rejette point du nombre de ses enfants (1).”

La mort l'atteint à soixante-dix ans, sans la surprendre. Elle la frappe en Provence, à Grignan, près de sa fille, dont les longues absences avaient fait saigner son cœur maternel, et alimenté cette correspondance qui la place au premier rang de nos écrivains.

M. de Grignan, son gendre, achève de nous la faire connaître, dans une lettre écrite peu de temps après la mort de cette femme célèbre :

“ Ce n'est pas seulement une belle-mère que je perds; c'est une amie tendre et solide, une société délicieuse; mais ce qui est encore plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte. Elle a envisagé, dès les premiers jours de sa maladie, la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes.

“ Cette femme si tendre, et si faible pour tout ce qu'elle aimait, n'a trouvé que du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle. Nous avons dû remarquer par l'usage qu'elle a su faire des bonnes provisions qu'elle avait amassées, de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses et de saintes lectures pour lesquelles Mme de Sévigné avait une avidité surprenante.”

Le caractère moral a donc égalé, chez elle, la supériorité de l'esprit; il rehausse son talent et le fait aimer davantage.

M. Gaston Boissier termine par ces lignes le livre qu'il lui consacre, et où il a jugé finement et l'écrivain :

“ Durer sans vieillir, se sentir jusqu'au bout vivant et entier, conserver dans l'âge mûr ce qu'il y a de meilleur dans la jeunesse, la vivacité de l'esprit et la fraîcheur des sentiments; puis, quand la fin est venue, retrouver au fond de soi les croyances des pre-

(1) Lettre du mois de juillet 1690.

mières années et s'endormir doucement avec une ferme espérance, pour des gens qui vivent, comme nous, au milieu des obscurités et des incertitudes, n'est-ce point un sort digne d'envie (1) ? ”

Mme de Sévigné fut heureuse, en effet, dans la vie par les dons qu'elle avait reçus du ciel, et son bonheur s'est communiqué à son œuvre. Le temps, qui détruit tant de réputations, n'a fait qu'affermir la sienne. De grands génies, sans cesser de régner, voient s'éclaircir les rangs de leurs fidèles. On les admire volontiers : on cherche moins à faire avec eux, par la lecture de leurs ouvrages, une connaissance intime. Il n'en est pas de même de Mme de Sévigné ; on est attiré vers elle, par le double attrait de sa personne et de son esprit. Elle possède le charme, plus sûr encore que l'admiration pour faire vivre une mémoire.

Ses lettres marquent une époque dans la littérature française. Elle a su restituer au genre épistolaire ses vraies qualités, qu'avaient altérées avant elle la prétention au style et à l'esprit. Elle restera le modèle du genre, par l'originalité, le tour piquant et familier, modèle qu'on ne saurait toutefois chercher à suivre, car son style est à elle, sa manière toute personnelle, et l'on risquerait de la contrefaire, en voulant l'imiter.

Les pages écrites par elle d'une plume légère continueront d'exercer un irrésistible attrait. Si anciennes qu'elles soient déjà, paraissent encore nouvelles. Ceux qui les connaissent aiment à y revenir, et c'est avec vérité que l'on a pu dire : “ A chaque lettre qu'on a lue, on a le regret d'en avoir une de moins à lire.”

(1) *Madame de Sévigné. Collection des grands écrivains français*, in-12, 1887.

VICOMTE DE BROU.



La lutte contre l'alcoolisme.

LE DEVOIR DU CLERGE.

“ Puissent les pasteurs des âmes être pleins de zèle pour écarter, par les exhortations incessantes, le fléau de l'intempérance, du bercail de Jésus-Christ, montrer à tous l'exemple de la sobriété et se donner toutes les peines possibles pour déterminer les maux si nombreux dont ce vice menace l'Eglise et la patrie ! ”

Ces paroles sont de Léon XIII.

Mgr Turinaz, dans un article du *Correspondant*, écrivait à son tour : “ L'influence du clergé dans la lutte contre l'alcoolisme doit être constante, puissante, infatigable, universelle. Le clergé doit seconder les sociétés de tempérance, multiplier leurs adhérents, user de toute son influence sur les patrons et les ouvriers, s'élever avec force contre l'alcoolisme. Il faut qu'il étudie avec la plus grande attention cette très grave question comme toutes celles qui intéressent la classe ouvrière.”

Le même prélat dit ailleurs : “ Le clergé favorisera de tout son pouvoir les sociétés de tempérance, confessionnelles ou non confessionnelles. Il consacrerà son influence et son zèle à les établir ou à les développer, selon les conditions des temps et des lieux.”

Mgr Fallières, traitant la même question, dit à ses prêtres : “ Les apôtres ont converti le monde : soyons apôtres ! Organisons et étendons notre apostolat. Que dans chaque paroisse il se forme, par les soins du curé, un groupe d'hommes et de femmes qui s'engageront à combattre par tous les moyens en leur pouvoir, le vice de l'ivrognerie et le fléau de l'alcoolisme. . . Et voyez combien le temps est favorable pour former cette ligue de bien et de salut public. D'un bout de la France à l'autre, la question sociale se pose ; une grande pitié remue tous les cœurs. On cherche le moyen d'améliorer le sort des classes nécessiteuses et d'unir riches et pauvres, dans une vraie et sincère fraternité. Un souffle passe sur nous qui est celui de la charité, fille de Dieu. Nous aurons pour notre part, si le Seigneur bénit nos efforts, apporté un concours puissant à l'œuvre commencée. Soyez apôtres de la tempérance, et vous ferez acte de patriotisme et de religion.”

Des invitations si pressantes et si autorisées ne peuvent nous laisser indifférents. Il faut que chacun s'interroge et se demande ce qu'il peut sur le terrain propre de son ministère.

Or chacun peut quelque chose, et tous ensemble peuvent beaucoup. L'auteur d'un livre fort apprécié sur ce fléau social, M. Maurice Vanlaer (1), avoue, à la fin de son étude sur l'action des sociétés de tempérance, que l'auxiliaire le mieux qualifié de ces sociétés, l'éducateur anti-alcoolique par excellence, doit être le prêtre.

Et il ajoute dans la conclusion de son ouvrage: " Il ne suffit pas de proscrire les poisons tels que l'absinthe; il faut encore, il faut surtout réveiller chez l'homme le sentiment de la responsabilité morale, le respect de lui-même, l'amour de la famille, l'idée de la patrie et la crainte de Dieu."

Or qui peut plus et mieux, pour une telle cause, que le clergé? Que faire donc?

Il nous faut étudier la question. C'est la première chose à faire. Il faut ensuite agir par tous les moyens, pour la résoudre utilement et pratiquement.

La question de l'alcoolisme est pour nous une étude nécessaire. Il y a des prêtres qu'on entend dire: " Je n'ai pas d'ivrognes sur ma paroisse; " — et qui concluent ou paraissent conclure: " La question de l'alcoolisme ne me regarde pas, heureusement! "

Fausse conclusion. La question de l'alcoolisme n'est pas seulement une question de répression de l'ivresse publique. Si nous avons réellement le bonheur de n'avoir pas, dans notre paroisse, d'ivrognes à convertir, — ce qui reste douteux, malgré tout, — nous avons toute une population à sauvegarder contre la fréquentation des cabarets, contre les excès même sans ivresse, contre les dangers physiques et moraux qu'entraîne l'usage, même sans abus public. Nous sommes des moralisateurs; et à ce titre, aucun de nous ne peut se désintéresser de l'étude d'une question qui importe si fort à la morale.

Étudions la question. De toutes parts, avec une insistance louable avec des recherches et des informations de tous genres, médecins, publicistes, staticiens, signalent à l'attention du public les ravages de l'alcoolisme, en étudient les causes et les remèdes: les ligues de tempérance se développent, étendent leurs ramifications et sollicitent un peu partout notre concours.

Se pourrait-il qu'en face de tant d'efforts, le clergé se croie autorisé à s'abstenir, ou à n'agir que mollement?

Si l'on organise ainsi la lutte de toutes parts, c'est que le mal est profond. Nous ne pouvons nous arrêter à le décrire. Mais

(1) *L'alcoolisme et ses remèdes*, par M. Vanlaer. — Paris, Collin.

il n'est aucun d'entre nous qui n'ait parcouru quelque statistique. En matière d'alcoolisme, les statistiques sont navrantes.

En dehors de tout exposé scientifique de la situation, nous pour juger de la profondeur du mal.

Maintes fois nous avons connu, par nos relations avec nos paroissiens, beaucoup de pères de familles réduits à l'inaction forcée par cette maudite habitude, devenus des piliers de tavernes, pères sans cœur, hommes sans force, guettés par la misère et toutes sortes de maladies.

La situation que les médecins nous décrivent, nous l'avons eue souvent sous les yeux. Santé ruinée à brève échéance, vie de famille prise en dégoût, procréation d'enfants débiles, épargne impossible ou gaspillée, misères physiques et morales aboutissant à l'abjection ou à la folie; voilà ce que nous avons vu, et ce que nous voyons.

Voilà par conséquent ce qu'il nous faut regarder de près, étudier attentivement, afin d'apprendre où est le remède et d'aider utilement ceux qui travaillent à appliquer ce remède, pour l'honneur et pour le bien de tous.

Documents de ministère pastoral.

AUX JEUNES GENS

LE CARACTERE.

De toutes parts on gémit sur l'abaissement du caractère. Ce n'est que trop vrai; il est peu d'hommes de caractère aujourd'hui. Dans la vie publique, comme dans la vie privée, le caractère, avant tout, fait défaut. En politique bien rares sont ceux qui ne sacrifient pas leurs principes à leurs intérêts, qui n'abdiquent pas leurs opinions pour garder leur place, et ne descendent pas jusqu'à la servilité. Valet ou rebelle; ni sujet, ni citoyen. On réclame des droits, et, par un coupable système d'abstention, on les néglige comme les devoirs. La mollesse ne veut se gêner en rien; la légèreté se rit de tout.

Il en va de même dans la vie privée et dans la famille. Plus de traditions, nul plan de conduite: c'est l'inconstance et l'inconsistance; c'est le laisser-aller sur toute la ligne. Ainsi élevé, le

jeune homme n'a pas de caractère, *pas de sang*. Il juge de tout, mais sans critérium, suivant l'impression, le caprice, sans s'inquiéter des contradictions où il tombe. — C'est une girouette.

Jamais eut-on moins d'idées à soi, avec une pareille prétention de penser par soi-même? Point de résolution, même quand les principes sont en cause; point de patience dans l'adversité; point d'énergie en face de l'obstacle. Des hommes qui ne sont pas des hommes! *Quasi non sunt, sic sunt, et quasi nibitum et inane!*

Mais, sans doute, il n'en est point ainsi des catholiques? A en croire le monde, ils auraient moins de caractère que tous les autres, et la foi les rendrait timides. Calomnie! ici comme partout, l'iniquité se contredit elle-même. Est-ce qu'on ne poursuit pas les catholiques comme la race invincible, héritière du *non possumus*, c'est-à-dire du vigoureux et indomptable caractère? Au fond, ce sont les seuls que l'on craigne.

Toutefois, combien de catholiques semblent n'avoir accepté ce noble héritage que sous bénéfice d'inventaire! Combien *ne sont pas de la race qui doit sauver Israël!* Combien poussent le respect, la tolérance pour les opinions d'autrui, jusqu'à mettre leur propre drapeau dans la poche! Combien font des concessions à l'erreur, parlent eux-mêmes contre la vérité, comme pour se faire pardonner d'être encore catholiques! Caractères timides et faibles, semblables au verre qui se brise, à la cire qui se fond, au roseau que le moindre souffle fait plier. — Des moutons, des exploités...

Aussi, sur plusieurs de ceux qui s'avouent les enfants de l'Eglise, qu'est-ce qui règne?—Les influences et non Jésus-Christ; la mode et non la vérité; les journaux et non l'Evangile.

A ce mal si grand il est des causes nombreuses. — D'abord, l'affaiblissement de la foi. Vous me dites: Eh quoi? n'y a-t-il pas un progrès marqué? — Sans doute, on voit aujourd'hui plus d'hommes dans les églises qu'il y a cinquante ans. Mais où en est *l'esprit de foi*, la soumission en matière de foi, la vie selon la foi? Quelle différence entre les catholiques de nos jours et ceux du XVIIe siècle, par exemple! C'est que l'instruction religieuse fait défaut; on connaît trop peu l'Evangile, on le lit à peine, tandis qu'on lit sans scrupule tout ce qui lui est le plus contraire.

Aussi bien, parmi ceux qui ne sont pas catholiques, l'ignorance est incomparablement plus profonde. Plus de philosophie; des négations qu'on appelle la *science*. Par suite, plus de convictions, plus de caractère. Grâce à l'influence du journalisme, on n'a plus que des opinions flottantes. La presse quotidienne n'est que le *tohu-bohu* de toutes les incohérences. Tandis que le feuilleton

glorifie les passions mauvaises, le récit des crimes les plus abominables hâte le travail de démoralisation.

Pour tout cela, tolérance universelle, absolue, qui ne se dément que lorsqu'il s'agit de l'autorité, de la vérité, du catholicisme surtout, qui est la vérité et l'autorité par excellence.

Et puis, quelles mœurs énervées! quel débordement inouï du luxe et du plaisir! quel besoin de jouir, développé dès l'enfance! Le travail, la carrière, la vie n'ont plus d'autre but.

De cet état des doctrines et des mœurs résulte un état politique et social qui devient cause, à son tour, de l'abaissement des caractères. Les partis spéculent sur cet amour des jouissances et flattent les plus grossiers instincts pour triompher les uns des autres. C'est l'exploitation en grand de l'espèce humaine. On ne croit plus à la conscience, au devoir; les faits accomplis constituent le droit nouveau. On achète, on est acheté; c'est avec le plus étrange mépris de l'humanité, le plus vaste système de corruption politique et sociale qui fut jamais.

L'incertitude du lendemain augmente le mal. On se cramponne à ce qu'on tient; on sacrifie les principes à la position, à la vie matérielle, à la jouissance, puisque tout est là.

Mais non, me dites-vous: il y a de l'exagération dans ce tableau; vous calomniez notre état social. Le suffrage universel, la propagande des idées de liberté, le socialisme lui-même, malgré ses erreurs, tout concourt, au contraire, à relever les caractères. L'individu retrouve sa dignité et le sentiment de sa valeur personnelle, avec sa part d'influence dans les affaires publiques.

— Hélas! l'individu est aujourd'hui comme déraciné, désagrégé. Le système du suffrage universel, loin d'éclairer le peuple, n'est qu'un habile moyen de mettre à profit l'ignorance de la foule, sa mobilité et sa faiblesse. L'orgueil peut y trouver son compte, l'égoïsme aussi; mais l'abaissement du caractère marche très bien avec le développement de l'égoïsme et de l'orgueil. Exaltez, si bon semble, l'énergie sauvage qui grandit, au sein de cette populace, sous l'influence des mauvaises doctrines; surexcitez encore l'ardeur infatigable avec laquelle elle poursuit l'objet de ses convoitises, et cette violence brutale capable des plus terribles excès pour briser toutes les résistances; il n'en est pas moins vrai que l'abaissement du caractère se retrouve là même, et que le déchaînement ne sert qu'à en précipiter la décadence.

C'est que l'esprit de révolte n'est pas plus le caractère que la soumission aveugle et lâche. C'est que la violence n'est pas plus

le caractère que la timidité et la peur. C'est que l'opiniâtreté n'est pas plus le caractère que la faiblesse et l'indécision. Non, ni le scepticisme, ni le fanatisme, ni l'égoïsme, ni l'orgueil ne sont le caractère. Qu'est-il donc? — C'est une *volonté vraie*, une volonté forte et suivie, allant au but avec patience et courage, malgré les épreuves, les dangers, les artifices, les passions; c'est le *Justum ac tenacem propositi virum* des anciens, mais une force, une fermeté uniquement mise au service du vrai et du bien.

“ Qui n'est pas maître de ses passions, dit Bossuet, n'a rien de fort, car il est faible dans le principe. Toujours la loi de Dieu devant les yeux, dit-il encore; on n'est ferme que quand on la suit.”

Le caractère, c'est donc le *non possumus* dans le devoir et la vérité; c'est le *Plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes*; c'est la possession de soi-même dans la volonté de Dieu, sans défaillance, sans découragement, avec énergie et constance, pour agir ou souffrir. pour entreprendre ou résister, quels que soient les obstacles. “ Tout le monde me voulait intimider, disait Néhémias (1), espérant que nous cesserions de travailler aux murailles de Jérusalem. Et moi je m'affermisais davantage.”

“ Séméias me disait: Enfermons-nous dans la maison de Dieu. au milieu du temple, car on viendra cette nuit pour vous tuer. Et je lui répons: Est-ce que mes semblables furent jamais: *Num quisquam similis mei fugit?* ” — Voilà le caractère.

Les paroles le révèlent; mais aussi la voix, le geste, le regard. l'attitude, l'expression même du visage. Quand une volonté est forte, résolue, elle met sur tout cela son empreinte. C'est le mot du poète réalisé:

Si forte viram quem

Conspexere, silent.

L'homme de caractère n'a qu'à se montrer; on le reconnaît aussitôt, et son seul aspect impose à tous silence.

Examinez-vous maintenant; où en êtes-vous? Que disent de vous les autres? Quelle est votre réputation? Etes-vous violent? — Quand même on vous craindrait, ce n'est point là du caractère. Etes-vous indécis, flottant? — Quand même on vous aimerait, vous manquez de caractère. Prétendez-vous ne relever que de vous? — C'est de l'orgueil; ce n'est point du caractère.

(1) IIe Livre d'Esdras, vi, 9-11.

Vous avez du caractère, si vous accomplissez tout ce que vous avez promis à Dieu, si vous ne manquez de parole ni à Dieu ni aux hommes; si vous êtes quelqu'un sur qui l'on puisse toujours compter.

Courage! Il est temps encore d'acquérir ce que vous avez reconnu vous manquer. En cela est toute la valeur de l'homme. Elle ne dépend pas de l'intelligence, moins encore de la sensibilité. Supposez une belle intelligence avec une faible volonté: pauvre homme! Au contraire, donnez-moi un esprit ordinaire avec une volonté forte, voilà un homme digne de ce nom! voilà un chrétien. c'est-à-dire l'homme à son plus haut degré d'honneur, l'homme d'autant plus près de Dieu qu'il est plus semblable au Dieu fait homme.

Exercez-vous donc à *vouloir*. Rien n'est plus facile, ce semble: car rien n'est plus à nous que notre volonté, rien n'est plus nous-mêmes. Cependant, comme elle nous trahit, comme elle est mobile et faible!

Il faut, pour fortifier la volonté, comme pour fortifier le corps, un exercice méthodique, une gymnastique. Exercez-la à lutter contre les événements, quels qu'ils soient, contre la prospérité qui énerve, contre les épreuves et les peines. Profitez de tout pour devenir fort, des échecs eux-mêmes.

Les hommes sont plus à craindre que les événements; lutez contre les hommes, c'est-à-dire contre leurs préventions, contre leurs menaces, contre leurs sarcasmes contre le respect humain, contre l'opinion tyrannique.

Par-dessus tout, lutter contre vous-mêmes contre le corps pour le soumettre à l'esprit: contre les sens et les appétits grossiers, par la vigilance, la sobriété, la mortification; lutez contre l'impression, contre l'imagination ardente ou rêveuse; contre votre cœur.

Unissez votre volonté à la volonté de Dieu par la soumission, par la prière, par les Sacrements, afin qu'elle soit heureusement transformée. Votre faiblesse alors se changera en force: *Omnia possum in Eo qui me confortat* (1); et non seulement vous acquerez du caractère, mais vous aurez un caractère grand, noble et généreux.

R. P. OLIVAIN, S. J.

(1) Epîtres de saint Paul aux Philippiens, iv, 13.

A. M. D. G.

LA THEOLOGIE DE TERTULLIEN

Par ALDEMAR D'ALÈS.

1 volume in-8, 545 pages. Chez Gabriel Beauchesne et Cie, Paris, 1905.

L'excellente revue *l'Ami du Clergé* (18 mai, 1905), appelle cet ouvrage de M. d'Alès (ancien élève de l'école polytechnique, et Jésuite ensuite) un **CHEF D'ŒUVRE**. "Ce n'est pas, dit-elle un ouvrage de lecture entraînant comme le Tertullien de Mgr Freppel, à qui le Père d'Alès rend un bel hommage à la première page de son livre; mais c'est un *instrument de travail incomparable*, d'ailleurs fort agréable à lire dans sa sobriété et dans un concision qu'on dirait prise elle-même de Tertullien."

C'est dans la seconde moitié de l'ouvrage surtout qu'on comprend combien il est "un instrument de travail incomparable", avec mine d'informations aussi riche qui sûre pour les diverses questions dogmatiques, liturgiques, disciplinaires, que soulève l'étude des premiers documents de l'antiquité chrétienne.

Il y a tout plaisir et tout gain à suivre, l'auteur dans ses discussions concises, mais nourries d'arguments, de citations patristiques et de références aux travaux de *critiques historiques* les plus récents, sur l'organisation des communautés chrétiennes dans la primitive Eglise, sur le Canon des Ecritures et les textes latins de la Bible au temps de Tertullien, sur les formules du Credo, sur les agapes, les jeûnes, la discipline de l'arcane, les sacrements, etc.

Tout en exposant avec une fidélité scrupuleuse la doctrine entière de Tertullien, le P. d'Alès sait relever en passant chacune de ses erreurs, voire chacune de ses inexactitudes, et leur opposer, quand il y a lieu, des témoignages plus autorisés d'écrivains qui lui furent contemporains. Un dernier chapitre est consacré aux erreurs du Montanisme dans lesquelles ce bouillant champion de la foi a fini par glisser.

L'ouvrage se termine par un portrait psychologique, couronné de main de maître, de "ce grand homme", comme l'appelait notre Bossuet, et par une esquisse rapide de son histoire posthume jusqu'à nos jours.

J. RUHLMANN, S. J.

